

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

avec
**MARCEL
DORET**



**LE PREMIER MEETING AÉRIEN À BLAGNAC
ET AUSSI...**

LE PHOTOGRAPHE GEORGES ANCELY

L'AFFAIRE GUIMBAUD

LE PONT DU TOUCH

AMÉLIE MATISSE

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°42 (Novembre 2011)

L'affaire Guimbaud

« Une épouvantable scène de meurtre vient de s'accomplir à Blagnac... Deux hommes ont été tués et six autres grièvement blessés »
C'est par ces mots que s'ouvre « La Chronique Locale du JOURNAL DE TOULOUSE dans son édition du mercredi 21 septembre 1864.

Les Guimbaud père et fils, des paysans blagnacais ont tué un gendarme et blessé six autres personnes au cours d'un après-midi où, l'alcool aidant, leurs esprits fragiles les ont entraînés dans un engrenage tragique. Le fils Guimbaud n'a pas survécu à l'assaut de la maison dans laquelle ils s'étaient retranchés.

Qui sont ces Guimbaud père et fils ?

J. Bonhomme, contemporain de cet événement, a tenté d'expliquer ce drame en retraçant la vie de la famille Guimbaud. Il définit Bernard Guimbaud, le père, comme un homme de petite taille, sec, nerveux, jovial, à la physionomie vive, intelligente, alerte. Ses traits réguliers et saillants sont d'un assez beau caractère.

Bernard est né à Blagnac le 27 brumaire An X (18 novembre 1801) d'Arnaud Guimbaud, cordonnier, et de Jeanne Rouquié.

Après qu'il ait appris à lire à l'école du village, son père l'initie à la cordonnerie. Déjà se révèle en lui une certaine turbulence, une hyperactivité et un goût prononcé pour les armes. Tout jeune, il joue au soldat, ne parle que de guerre et est toujours en possession d'armes. Il fabrique même un canon à partir d'un vieux pistolet, de bouts de fer blanc et d'une pièce de bois servant d'affût.

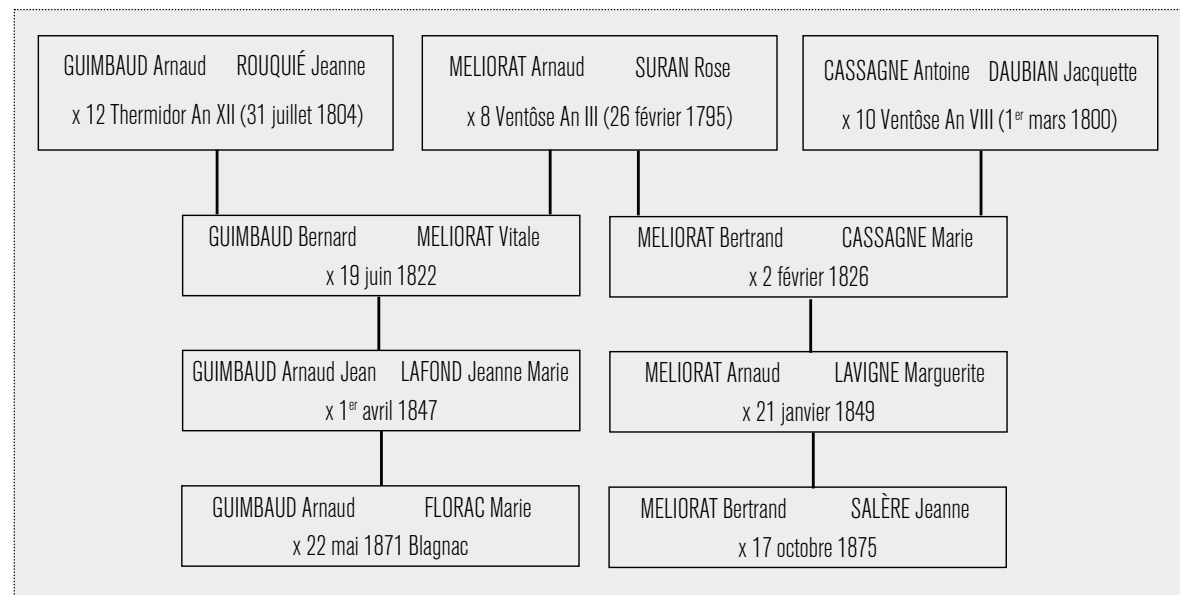
Très vite il se munit d'un pistolet puis d'un fusil, son rêve d'enfant. Il poursuit les canards sur le bord de la Garonne et les corbeaux, sans permis, la chasse n'étant pas aussi réglementée qu'aujourd'hui. Il arbore également à la ceinture, un sabre de la garde nationale que son père a conservé depuis 1789.

À son langage et à son air belliqueux, on pourrait croire qu'il a un penchant pour la carrière militaire. Or le jour où le tirage au sort

le désigne « bon pour l'armée », il fait des pieds et des mains auprès du Général Compans, client de la cordonnerie, et du Général Barbot, pour être réformé, ce qui fut fait.

Il est désormais considéré comme un fanfaron plutôt que comme un brave, ce qui pousse certains, dans son entourage, à le harceler. Il subit ces avanies sans sourciller.

Bernard Guimbaud se marie le 19 juin 1822 avec Vitale Méliorat, qui, le 10 avril 1823, lui donne un fils, Arnaud, plus tard son malheureux complice. Il devient plus casanier sans modifier son humeur belliqueuse. Il passe son temps à fabriquer des armes, à manier le fusil ; il apprend les règles du métier de soldat à son fils âgé d'à peine 7 ans.



Pendant la Révolution de 1830, il montre un tel enthousiasme et un tel zèle au cours des séances d'instruction de la Garde nationale que ses camarades voltigeurs le nomment sergent-major. Son assiduité fait qu'il est élevé au grade d'officier rapporteur du Conseil de discipline. À l'époque où l'armée française assiège la ville d'Anvers, il finit par se persuader d'avoir trouvé un moyen de faire sauter les fortifications. Il veut expérimenter sa théorie et pour ce faire il dépave une partie de la rue Saint-Exupère, qu'il habite, y excave un grand trou, où il place un paquet de poudre bien tassée. L'ayant recouvert d'une porte et des pavés précédemment récupérés, il fait courir une mèche jusqu'à sa boutique et y met le feu. L'explosion manque de faire une victime : un voisin qui passe dans la rue à ce moment-là.

À cette époque, il rassemble dans sa maison un véritable arsenal : des fusils, des sabres, des carabines, des pistolets, des poignards venant pour la plupart des marchands de ferraille de la Place des Carmes. Son père souffre de ses folies et tente de le raisonner. Le pauvre homme, faible, impuissant, dominé par sa femme, qui admire toutes les actions de son fils, répète souvent : « *Ah ! Malheureux, tes extravagances te conduiront un jour aux galères ...* »

Mais l'étoile militaire de Guimbaud commence à pâlir. Ses camarades voltigeurs se sont aperçus de sa couardise. Au cours de l'hiver 1831 – 1832, une rumeur se répand : un « *homme en blanc* » a été vu la nuit dans les rues de Blagnac. Cet être mystérieux cache selon les uns un comploteur, selon les autres quelque malfaiteur. Les autorités locales, qui veulent en savoir plus, ordonnent à la garde nationale d'organiser des patrouilles nocturnes et de mettre la main sur cet individu.

Une nuit que Guimbaud dirigeait une patrouille, il apprend que l'homme a été vu entrant dans une cabane du jardin de Rouy. À la tête de sa douzaine d'hommes, il se dirige vers la cabane, investit le jardin et ordonne à ses hommes d'y pénétrer baïonnettes en avant. Ceux-ci refusent, prétextant que c'est à lui, leur chef, de donner l'exemple. Après maintes discussions et menaces, la petite troupe occupe la cabane et ressort disant n'y avoir rien trouvé.

Guimbaud s'élançait alors, sabre au clair, prétextant que la fouille

a été mal faite. Il entre dans la mesure, heurte quelque chose, se sent frappé à la tête, aux bras et dans le dos. Il appelle à l'aide. Les gardes nationaux, s'éclairant d'allumettes, pénètrent à leur tour dans la cabane et trouvent Guimbaud entouré de... citrouilles. C'est un rire général qui se propage partout le lendemain lorsque les habitants de Blagnac apprennent la nouvelle. Dès lors, on n'entendra plus parler de « *l'homme en blanc* ».

Le service de la garde nationale cessant complètement, Guimbaud se voit obligé de suspendre son épée au croc. Dès lors son imagination turbulente le jette dans la controverse religieuse. Muni d'une bible et d'écrits protestants, il ne parle plus que des Pères, des Conciles, des Évangiles, de saint Paul. À ces études s'ajoutent celles des Codes. Toutes ses lectures se mêlent dans son esprit.

Le grand-père Arnaud Guimbaud meurt le 12 mars 1841. Bernard, après l'avoir mis dans le cercueil, lui fixe une cocarde au bonnet et prononce l'oraison funèbre suivante : « *Adieu vieux ! Si les morts reviennent, comme on dit, et que tu te présentes sans cette cocarde, je ne te reconnaitrai pas.* »

À quelques temps de là, persuadé que l'esprit de son père hante la maison, il organise un bataillon. Il remet un fusil à baïonnette à son fils (Arnaud Jean), un sabre à sa femme (Vitale Meilhorat), un pistolet à sa belle-fille (Marie Clerc), et à sa vieille mère (Jeanne Rouquié) une chandelle et des allumettes, à charge pour elle d'éclairer la chambre à son commandement. Il monte l'escalier du galetas armé de deux pistolets et d'un poignard et attend. Au premier bruit, il crie aux armes, descend à la poursuite de l'esprit, entre dans la chambre où la mère allume la lumière et où le reste de la famille arrive. Tous fouillent la pièce et finissent par trouver sur une nappe, en train de manger un morceau de pain, un gros rat noir.

Nous sommes en 1846. Le 6 février, Arnaud Jean, son fils, contracte mariage avec Marie Clerc, native d'Aussonne. Ce garçon, élevé exclusivement par son père en dehors de toute influence étrangère, n'ayant jamais eu d'autre ami ou camarade, a fini par imiter ses extravagances.

Tout jeune il apprend la flûte et le violon et joue lors des fêtes du village. Le curé veut profiter de cette occasion pour lui faire promettre de ne plus jouer dans des bals publics sous peine de ne pas le marier. Le père, arguant du fait qu'il s'agissait du métier de son fils, s'y oppose. Il saisit l'archevêque, menace de se convertir au protestantisme avec sa famille si le curé ne marie pas son fils. Arnaud Jean se marie sans qu'il soit fait de promesse.

Marie Clerc meurt en couches le 6 janvier 1847 et sa fille, Marie, la suit de près (14 janvier 1847). Il se remarie avec Jeanne Marie Lafond, à Aussonne le 1^{er} avril 1847. De cette union naît Arnaud le 9 juillet 1850. Lorsque la Révolution de février 1848 éclate et malgré les souvenirs de 1830, Guimbaud père et fils sont élus, le premier officier et le second sergent-major de la Garde Nationale. Ne faisant pas l'unanimité, ils abandonnent leurs postes, deviennent bonapartistes et se rapprochent du maire et du curé, assistant assidûment aux messes et défilant lors des processions en chantant des psaumes de louange.

Ils quittent leur maison de la rue Saint-Exupère pour s'installer sur le Chemin de la Tuilerie, aujourd'hui Vieux Chemin de Grenade, dans une maison qu'ils viennent de faire construire. À partir de ce moment, les Guimbaud ne paraissent plus très souvent au village. Lorsqu'ils y viennent, le dimanche principalement, leur retour ne passe pas inaperçu. On est certain de les entendre, au milieu de la nuit, rentrer chez eux, ivres et chantant à tue-tête. À leur retour à la maison, il n'est pas rare de les voir faire subir des brimades à leurs épouses qui, fatiguées par le travail des champs, obéissent aveuglément. Le petit-fils, Arnaud, né en 1850, suit les traces du père et du grand-père et s'adonne très tôt au tir à la cible.

On ne peut cependant pas mettre tous ces faits sur le compte de l'ivresse. Il leur arrive d'avoir des réactions singulières avant d'avoir bu : duel à la fourche entre père et fils, abandon des tâches pour aller manger et boire aux alentours, n'hésitant pas à faire le trajet, à pied, jusqu'à Grenade pour manger du boudin.

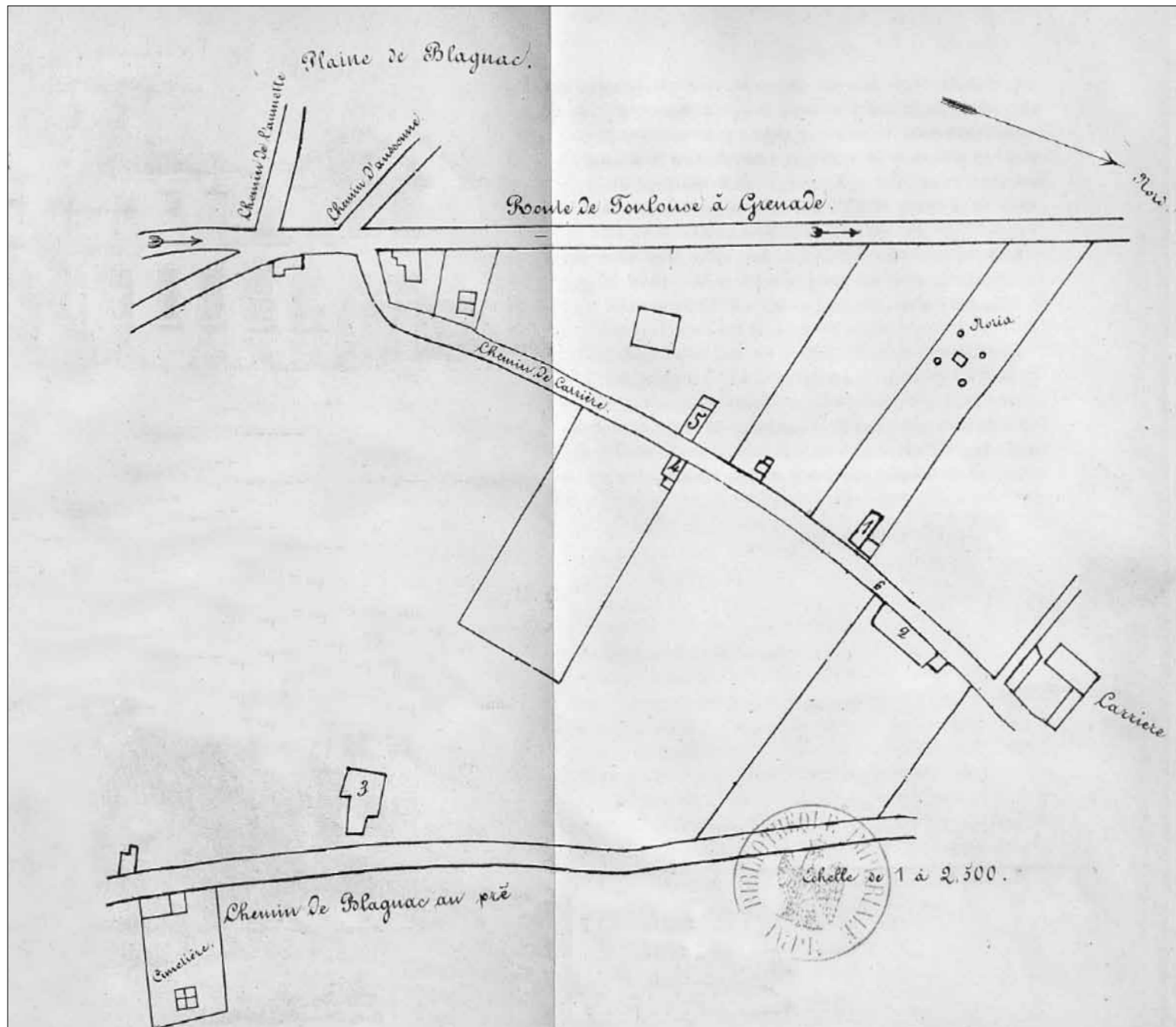
Malgré tout, les Guimbaud ne peuvent être accusés de malhonnêteté :

aucun détournement dans l'activité du père (receveur des compagnies d'assurances contre l'incendie), aucun retard de paiement des sommes qu'ils doivent. Ce sont des paysans affables, polis, flatteurs, facétieux mais avarés, faux, poltrons, vantards et capricieux. Ils vivent chichement de leur production. D'une intelligence naturelle plus qu'ordinaire, les Guimbaud n'ont aucun principe ni moral, ni politique, ni religieux.

Que s'est-il passé en cette journée du mardi 20 septembre 1864 à Blagnac, entre la Route de Toulouse à Grenade et le Chemin de La Tuilerie ?

Nous avons vu que Bernard Guimbaud, le père, a épousé la sœur de Bertrand Méliorat. Ils habitent (voir croquis ci-contre) face à face Chemin de La Tuilerie. Arnaud Méliorat, le fils, en qualité de chef de lutrin, se rend chez les Guimbaud et chante avec eux des hymnes et des psaumes. À la fin de l'été, les Guimbaud organisent une fête champêtre et sous prétexte des écarts de la femme de Méliorat fils (il peut s'agir de Marguerite Lavigne qu'il épousa en 1849), organisent une farandole agrémentée de chants et des cris d'un instrument disgracieux, appelé « coucou ».

Les parents, Bertrand Méliorat et son épouse, courroucés par cette musique, portent plainte. Les Guimbaud et une quinzaine de leurs compagnons sont traduits devant le tribunal de police judiciaire, le 17 septembre 1864. Ils sont condamnés à payer, outre les frais et une amende, des dommages et intérêts aux Méliorat. La nuit suivante, un champ de choux appartenant à ces derniers est piétiné. Grâce aux empreintes de pas relevées, le commissaire cantonal en déduit de forts soupçons à l'encontre de Bernard et d'Arnaud Jean Guimbaud. Ceux-ci, fort mécontents d'être suspectés, se mettent à déjeuner et boire copieusement. À l'issue du repas, ils sortent préparer leurs comportes pour aller vendanger une vigne du côté d'Aussonne, quand ils aperçoivent, sur le chemin, le fils Méliorat qui revient de chanter une messe de requiem. La fureur les emporte.



1. Maison Guimbaud
2. Maison habitée par Méliorat
3. Maison Daubian où se réfugia le blessé
4. Maison Méliorat père
5. Maison Pellefigues
6. Place où Méliorat a été blessé

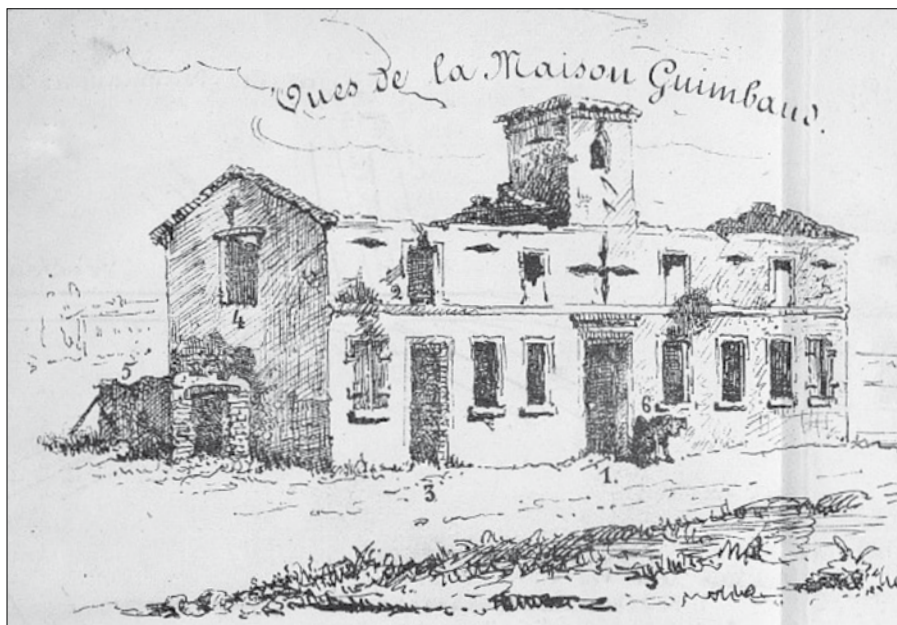


Fig. 1 - Midi

1. Porte d'entrée devant laquelle a été blessé le capitaine de gendarmerie
2. Croisée par laquelle on a tiré sur le capitaine
3. Porte de l'écurie
4. Croisée par laquelle a sauté Guimbaud père
5. Porchère
6. Chien de Guimbaud

Fig. 2 - Nord

1. Place d'où Guimbaud a tiré sur Méliorat
2. Fenêtre où a apparu le feu, devant laquelle a été tué le gendarme Montégut et par laquelle le caporal a tué Guimbaud fils
3. Tas de chaume
4. Hangar où l'on voit la charrette de Guimbaud avec les comportes



Arnaud Jean Guimbaud se faisant donner un fusil par son garçon, ajuste Arnaud Méliorat et tire deux coups de feu. Touchée, la victime tombe à terre en hurlant. Des paysans accourent des champs voisins et le conduisent, dans la maison Daubian pour y être soigné et mis en sécurité.

Entendant tout ce bruit, l'épouse Marguerite Lavigne, apprend que son mari est gravement blessé et court vers lui en criant. Bernard Guimbaud se jette à sa poursuite et l'aurait vraisemblablement rattrapée sans le secours de voisins.

Conscients de la gravité des faits, les Guimbaud renoncent à partir pour Aussonne, déchargent leur charrette et s'enferment dans leur maison. La rumeur de l'agression se répand dans le village, et la foule accourt autour de la maison Daubian où est réfugié le blessé. Les Guimbaud, épiant ces mouvements de foule, voient arriver le curé du village. Ils pensent qu'Arnaud Méliorat n'a pas survécu. Ils tirent des coups de feu en direction des curieux pour les disperser. Le père et le fils se sentant perdus, veulent assouvir pleinement leur vengeance et décident d'aller à la vigne massacrer le reste de la famille. Ils enferment dans la maison leurs femmes et le jeune Arnaud et se dirigent vers le reste de la famille Méliorat du côté de «Ganelou».

Avertis de la tragédie par Jean Bégué, un parent, les Méliorat sont sur le chemin du retour par le Chemin de L'Oumette lorsqu'ils aperçoivent les Guimbaud qui marchent vers eux. Ces derniers les voient et veulent les rejoindre. Pour ce faire, ils doivent sauter un fossé mais le fils, ivre, tombe dedans. Le père poursuit seul et finit par rattraper Marie Cassagne, la mère, à laquelle il donne quatre coups de baïonnette avant qu'un oïseleur ne réussisse à le maîtriser. Le dernier coup a pénétré profondément dans le flanc de la malheureuse. Les fuyards se retournent et réussissent à contenir Bernard Guimbaud, le garrottent et le désarment. On trouve sur lui deux fusils, deux pistolets chargés, dix-huit cartouches à balles, deux espèces de poignards mais aussi, dans un petit sac, un crucifix, des images pieuses, des médailles et de la terre du tombeau de saint Exupère.

Pendant ce temps, Arnaud Jean a réussi à passer le fossé. Il couche en joue les personnes ayant maîtrisé son père et sous peine de mort, les oblige à le libérer.

Les deux hommes rentrent chez eux tirant en l'air au-dessus des groupes qui se sont formés aux alentours. Bernard Guimbaud croisant sur le chemin un dénommé Bézard-Barrau porteur d'un fusil, se rue sur lui et l'oblige à lui donner ses munitions en lui disant : « *C'est le dernier service que tu nous rends. Nous avons tué Méliorat. Il faut que nous mourions aujourd'hui. C'est notre dernier jour ...* »

Vers trois heures, arrivent le commissaire cantonal Bidault, le brigadier, les gardes champêtres et un agent de police de Toulouse. Le brigadier et le commissaire somment les Guimbaud de se rendre. Ceux-ci répondent par des injures et des tirs de fusils. L'un d'eux atteint le commissaire légèrement à une jambe. Les agents de la force publique se réfugient dans la maison Pellefigues et attendent des renforts. Une demi-heure après, des gendarmes à cheval arrivent. Ils sont accueillis par des coups de feu et doivent se replier. De nouveaux renforts sont appelés. Dans l'heure qui suit, onze voitures de place contenant des gendarmes, des chasseurs à pied, des membres du parquet et des sergents de ville arrivent sur les lieux. Ils s'approchent de la maison, sans toutefois l'aborder. Mais trois chasseurs et deux sergents de ville sont blessés. Les hommes se répartissent alors autour de la bâtisse. Un gendarme s'avance en parlementant à haute voix ou par l'intermédiaire de l'enfant Méliorat. À cinq heures et demie, les deux femmes et l'enfant sortent de la maison et sont mis en sécurité par les forces de l'ordre. (Voir fig.1 page 12)

Une compagnie de chasseurs de Vincennes arrive sur les lieux. Le capitaine de gendarmerie Gêrus de Laborie se poste devant la porte s'étonnant que la place n'ait pas encore été prise. C'est alors qu'un coup de feu retentit, atteignant grièvement ce dernier aux reins. Une petite fusillade s'engage ne blessant personne, mais pouvant être à l'origine d'un début d'incendie.

En effet, le feu a pris dans une pièce où étaient entreposés du bois et des pommes de terre. Cette pièce, inhabitée, n'a pas de véritable

plancher mais quelques planches volantes portant la provision de paille et de fourrage. Le feu se propage au galetas où sont réfugiés les Guimbaud. Il est aux environs de six heures. Bernard Guimbaud, assailli et poussé par l'incendie, ouvre le volet de la croisée ouest et tire deux coups de feu. Les troupes ripostent. Quelques minutes après, il ouvre à nouveau les volets, se place, sans arme, debout dans l'embrasure de la fenêtre. Il agite les mains et se précipite dans le vide en criant : « *Je me rends !* ». Mais soldats et gendarmes tirent sur lui et il tombe sur la porchère. Il essuie encore d'autres tirs pendant qu'il saute à terre. C'est alors qu'il est pris et garrotté. Malgré la pluie de balles, il n'en reçoit qu'une dans la main. (Voir fig.2 page 12)

Bien que l'incendie ait progressé, Arnaud Jean ne se montre pas. On pense alors que le feu a fait justice, quand il apparaît, les habits en feu, à la croisée du devant, ouverture gardée d'un côté par le gendarme Montégut et de l'autre par un chasseur.

« *Rendez-vous !* » lui crie-t'on.

« *Hé bien, je me rends !* » répond-il.

Au moment où le gendarme Montégut se présente face à lui pour prendre son arme, Arnaud Jean tire un coup avec un pistolet qu'il dissimule sur lui. « *Ah ! le malheureux, il m'a tué !* » dit le gendarme en s'effondrant. Le caporal, qui tient le fils Guimbaud en joue, presse la détente et l'étend, raide mort.

Le gendarme est touché en haut de la poitrine. Arnaud Jean est atteint dans le dos sous l'omoplate alors qu'il se retourne pour pénétrer à nouveau dans la maison.

Épilogue

À six heures et demie, tout est terminé et de nombreuses voitures ramènent sur Toulouse, les forces de l'ordre, Bernard Guimbaud, les deux femmes et le petit-fils. Le lendemain après-midi, Arnaud Jean est enterré dans le dénuement le plus total, seulement accompagné de son chien Brutus. Ce dernier fait pendant trois jours le trajet de la maison au cimetière. Le troisième jour, un colonel du 1^{er} de ligne le fait monter dans sa voiture et l'emmène avec lui. Dans les mois

qui ont suivi plus de 10 000 personnes se sont succédé sur les lieux du drame.

Dans ses éditions des 22 et 23 septembre, le Journal de Toulouse fait l'éloge des autorités qui ont géré la situation et se fait l'écho de l'hommage rendu au gendarme Montégut lors de son enterrement. Bien que la blessure de Guimbaud père soit déclarée sans gravité, celui-ci meurt le 23 novembre 1864, à l'hôpital La Grave de Toulouse, des suites de cette blessure. Il n'y a pas eu de procès.

Vitale Meilhorat est morte en 1872 et Jeanne Lafond en 1880 à Blagnac. Arnaud Guimbaud, le petit-fils, qui a 14 ans au moment des faits, se marie à Blagnac en 1847 et y meurt en 1921.

Didier Chapuy

SOURCES

- BONHOMME (J) Notice sur les GUIMBAUD, accompagnée du récit circonstancié des événements qui ont eu lieu à Blagnac le 20 septembre 1864 (écrit le 1^{er} octobre 1864)
- Journal de TOULOUSE Édition des 21, 22 et 23 septembre 1864
- Archives Départementales de la Haute-Garonne : État civil
- Archives municipales de Blagnac



AFFAIRE DE BLAGNAC: ATTAQUE DE LA MAISON GUIMBAUD. — D'après une photographie de M. Provost.

2 130